



THÉÂTRE

Les risques du close-up



Les one-woman shows à la manière de *Ma petite vache a mal aux pattes* de Jocelyne Goyette ou, encore, *d'Histoire de fantômes* de Francine Tougas m'inquiètent. Le projet, pourtant, sollicite : elles tentent de faire déborder sur scène l'écriture pour soi des femmes ; on dirait les pages d'un journal intime remaniées juste ce qu'il faut pour que le public veuille bien les lire, y trouver une place, s'y reconnaître. La transgression de bon nombre de conventions qui rendent les femmes habituellement silencieuses au théâtre semble s'imposer tout naturellement. La facture du texte la commande : pas de personnages, pas de fiction, pas d'action ; un récit à la première personne, du moi-je, en toute simplicité, dans le non-jeu, l'anti-performance. C'est si rare au théâtre, la communication intime, directe, transparente ...

Elles composent bien, elles, avec leurs misères, sans éclaboussure, sans agressivité aucune. Elles les écrivent, les jouent bien, mais pour qui, pourquoi ? Le privé même sur scène reste privé, prétexte à l'exposition et la représentation quasi complaisantes de l'impasse. Sans s'en rendre compte, elles donnent à voir une nouvelle version de la victime raisonnable ; l'envie de tout faire sauter passe dans l'écriture

S'installent, cependant, et très sournoisement, l'illusion, le détour, les écrans ; la parole s'avale, ne concerne qu'elles. Tout est sous contrôle : elles jouent l'impudeur dans une atmosphère quasi sensuelle. Dans ces jeux de vérité, rien de grinçant, de heavy ; des émotions douces pour un théâtre en close-up où la contenance, la rétention font dévier l'intention.

Les comédiennes bougent à peine, leur parole, leur voix donnent l'impression de prendre toute la place dans des mises en scène tirées à quatre épingles. Tout est trop lisse, arrondi, tourne court, est piégé comme le regard qu'elles portent sur leur condition de mère et de femmes seules (même avec un chum). La complainte se substitue aux revendications auxquelles on s'attendrait à en juger par ce qu'elles vivent et que nous vivons toutes, avec ou sans enfant. Elles ne s'en donnent pas le droit ou n'y croient plus, comme si elles acceptaient de prendre sur elles et, finalement, contre elles les impuissances d'une collectivité misogyne, en les réduisant à un vague à l'âme qui inspire, émeut, apaise. L'aliénation à la petite semaine revêt des allures poétiques et, automatiquement, la séduction opère, suscite l'écoute sympathique, compatissante. Rien de plus, sinon que cela donne bonne conscience. Du même coup, l'anti-performance redevient performance : seules sur scène comme dans la vie, le public admire leur courage, leur audace, leur générosité, leur délicatesse bien féminine. Dans leur fragilité à peine dissimulée, on les trouve belles, émouvantes dans leur désir d'éclater sans rien déranger autour, habiles dans leur manière de parler d'elles sans rien exiger des autres, de peur d'avoir à les confronter trop directement, sans doute.

compensatoire, le moment d'évasion, la bouffée d'air qu'elles se permettent sur scène, entre deux dodos de bébé. On ne sent plus chez elles l'urgence, l'énergie d'imaginer autrement leur vie de femme. Reste, en désespoir de cause peut-être, l'approbation illusoire, éphémère, factice ou ambiguë du public. Les applaudissements ne concernent que la comédienne, à moins qu'ils approuvent — si c'est cela, c'est tragique — l'exemple de reddition passive ou de démission qu'elles nous offrent.

Je songe, en pensant à elles, à la révolution lente et certaine à laquelle elles ne semblent plus croire en n'osant plus revendiquer comme d'autres le font et avec elles leur statut et droit de créatrice à temps plein et sur tous les modes. Encore faut-il oser confronter les autres responsables de nos misères privées. Seule, c'est difficile.

Pourtant, dans *Môman*, Louisette Dussault revendiquait, à travers le récit de son histoire de femme qui ressemble à la leur, le droit à l'existence et à l'autonomie créatrices des mères, des filles, des enfants et des hommes. Sur fond d'anecdote, c'est le sens morbide de la propriété privée qu'elle dénonçait, précisément parce qu'il fait croire à plus d'une femme qu'il est de leur devoir de l'entretenir pour les enfants qu'elles mettent au monde. À leurs dépens cependant.

Quoiqu'il en soit, la formule du one-woman show me laisse songeuse. Serait-ce la seule alternative à nos envies de briser l'isolement, de vivre autrement ? ...

Lorraine Hébert